

CATHERINE BÉCHAUX

Les passagères du 221



LIANA LEVI

Catherine Béchaux

Les passagères du 221



Liana Levi

« Ils sont condamnés dedans.
Nous, on est condamnées dehors. »

« C'est comme si la vie s'était arrêtée,
je ne fais plus rien, je ne pense qu'à lui,
je ne vis plus que pour les parloirs. »

« Il a des barreaux à la fenêtre,
moi, j'ai des béquilles dans la tête. »

Des femmes au parloir

Midi. La sonnerie glapit, longue et stridente à la borne de départ. Immédiatement, comme dans un ballet bien orchestré, la silhouette du conducteur se dresse dans l'encadrement du bus, balayant d'un regard machinal les voyageurs. Tous ces visages tournés vers lui, soupirs soulagés ou sourires incertains, ces corps occupés à rectifier leur position avec la conscience d'appartenir à la caste supérieure des gens assis.

Partition parfaite, réglage huilé par le métier et l'habitude. Pénétrer dans la casemate, suspendre sa veste à la patère, glisser sa feuille de route dans la pochette, se caler dans son fauteuil, vérifier sa caisse – carnets de tickets et rouleaux de pièces –, faire ronfler le moteur. Les jours de bonne humeur, laisser venir ceux qui s'engouffrent l'air ahuri, supporter l'assaut des derniers, haletants et cramoisés. Répondre laconiquement aux bonjours lancés à la volée ou murmurés. Les jours de mauvaise humeur, sous prétexte de respecter l'horaire, feindre de fermer définitivement la porte, ignorer la salve des poings tambourinant contre la vitre, jouir sans les regarder des visages suppliants. Puis déclencher l'ouverture d'un geste magnanime et savourer la gratitude éperdue ou les yeux furibonds. Ne jamais ouvrir si, les nerfs à vif, on vocifère sur le trottoir. Être le seigneur du bus.

Moteur qui vrombit, soubresauts, hoquets, le 221 démarre pesamment, le clignotant lui taille une place dans le flux des véhicules qui encombrant la chaussée. Une fois infiltré, il attaque l'avenue cernée d'arbres gringalets aux plumets dégarnis, la suit sur une centaine de mètres, puis s'écarte pour descendre vers le quai et, lentement, tranquillement, s'impose dans la voie de droite, celle qui surplombe le fleuve.

Paul aime cette partie du trajet, les scintillements de l'eau, ses irisations, les péniches amarrées sur la berge. À cet endroit, il prend son temps en se disant que les voyageurs doivent apprécier, eux aussi. Quinze ans passés dans les transports publics à gaver des ventres de mastodontes jamais rassasiés ! Il a beau être à l'abri dans sa tourelle, lui parviennent la rumeur et le roulis des passagers, pantins parfois désarticulés, tressautant au rythme des caprices du bus, déferlant lentement, irrésistiblement dans l'allée. Le froid vif, l'hiver, quand la bête ouvre sa gueule, se charge du souffle glacial arraché au dehors, puissamment attaché aux vêtements et aux visages, et la fournaise l'été qui colle la peau et asphyxie, exhale les odeurs, transforme l'habitable en bétailière. Dans les saisons du bus, le printemps ou l'automne sont préférables à cause de la tiédeur de l'air.

Ne parlez pas au conducteur, la brièveté du texte placardé à ses côtés martèle sa menace et décourage les importuns. La vente d'un ticket, une question sur une station, une inquiétude sur la ponctualité, un énervement à tempérer, Paul répond toujours de manière professionnelle, gardant la distance, attentif à la sécurité, pressé d'emmener sa cargaison sans accroc et de rentrer chez lui sans souci. Mais ce lundi, il ressent

une légèreté, un frémissement de petit printemps, le ciel est de la couleur de l'eau, un gris clair, doux, diffus, que le soleil tente furtivement de percer. La voie bien dégagée serait idéale pour donner une impulsion et accélérer, pourtant il conduit sans hâte, le regard panoramique et le geste souverain, offrant aux passagers la brève illusion de surfer sur le fleuve.

Il n'y a pas si longtemps qu'il conduit le 221 et qu'il a une pensée pour les gens qu'il transporte. Au début, il n'avait rien remarqué, d'ailleurs on pouvait ne rien remarquer, aucun indice flagrant ne sautait aux yeux. Une ligne comme les autres, environ une heure dix de parcours jusqu'au terminus, vingt-sept arrêts, pas plus d'incidents qu'ailleurs, jeans ou djellabas, têtes nues ou voilées, peaux claires ou brûlées, la foule bigarrée coutumière d'une banlieue de grande ville.

Les femmes, il en montait beaucoup, parfois accrochées à une poussette ou un bébé empoché sur le dos ou le ventre. Paul ne leur prêtait guère attention, même s'il n'était pas indifférent à une épaule nue, un décolleté déployé. Ce qui avait fini par l'intriguer, c'étaient toutes celles qui, entre midi et une heure, se hissaient, les bras encombrés d'un sac volumineux. C'était invariablement un vaste cabas comme ceux qu'on trouve à la caisse d'un supermarché ou d'un magasin de prêt-à-porter pour déposer ses achats. Son poste surplombant le marchepied, il lui avait été facile de remarquer qu'il contenait des vêtements. Lui si soigneux avait trouvé étonnant, pas très hygiénique et un peu impudique, ce paquetage exposé aux regards. Sa curiosité s'en était pimentée même s'il s'était senti vaguement indiscret, un peu voyeur. Maintenant, quand les sacs de linge apparaissent au fil de la ligne,

ses sourcils ne se froncent plus, il lève les yeux vers les porteuses, parfois reconnaît l'une ou l'autre, salue d'un signe de tête.

Son regard s'attarde sur le rétroviseur intérieur, scrute le miroir. Le bus est plein mais l'allée bien dégagée, la quiétude pour l'instant. C'est surtout à l'arrêt près de la gare qu'il fera sa récolte. Le lundi, plus que les autres jours. À cause des comparutions immédiates du week-end.

Maryse est affalée sur la banquette tout à l'arrière du bus, une place qu'elle affectionne pour étendre ses jambes gonflées et douloureuses. Sa veste chamarrée et ses lourds pendants d'oreilles manifestent un réel souci d'élégance, démenti par son madras chatoyant enturbanné à la va-vite. Écrasé sous son coude contre la vitre, le sac où elle a fourré sans ménagement des T-shirts, un survêtement, des caleçons, des chaussettes, des baskets, deux sweets sans capuche, des tonges pour la douche. Ses lèvres remuent comme si elle marmonnait entre ses dents ou psalmodiait quelque chose qui ressemble à une sourde mélodie.

J'en peux plus de ses bêtises. Chaque fois il me serre dans ses bras, il me berce avec ses chansonnettes, il m'entourloupe. Chaque fois il recommence ! J'en peux plus de mon fils, ses promesses, j'en veux plus. Là, il est en prison. Enfin je dors la nuit, j'ai pas honte de le dire. Sinon je suis sur le qui-vive, je file sur les nerfs, je compte les heures. La dernière fois, je sais pas à quelle heure on l'a libéré, mais à deux heures du matin, j'me suis réveillée en sursaut, dans mon rêve on grattait à la porte. J'me trompais pas, il était devant, ce nigaud, il balançait son grand corps d'un pied sur l'autre, deux sacs-poubelle pleins de fringues au bout de ses longs bras. Je comprends pas. Nous les mamans,

on leur apporte du linge dans des sacs convenables, alors pourquoi ils les ont plus quand ils reviennent à la maison ? Avant c'était Andy, maintenant c'est Dylan, quand c'est pas l'un c'est l'autre, et là c'est les deux. Ma sœur et moi on est fatiguées, fatiguées. Ils sont pas malins nos garçons, quand ils ont fait une bêtise, au lieu de filer loin se faire oublier, ils rentrent dormir à la maison. C'est pas difficile pour la police de mettre la main dessus.

J'en peux plus de faire la navette d'un bout à l'autre de la ville, tout ce temps dans les transports pour écouter ses jérémiades, m'inquiéter s'il cause pas, trimbaler son linge, laver, étendre, plier, et après faut encore que je m'occupe des petits. Les jeunes dedans, ils voient pas toute la misère pour nous... Hier j'étais de garde à la maison de retraite. C'est dur d'être debout toute la nuit. Les vieux faut les rassurer, les changer, les border comme des bébés. Y en a un, il dit que je suis son soleil de minuit, c'est tant gris ici.

Dylan, je lui interdis de sortir. Le soir, c'est folie pour la cité. Les poubelles qui fument, les incendies qui s'allument, le bleu des gyrophares qui tournoient, fouillent les ombres. Mon fils faut qu'il veille sur les petits pour que je puisse rapporter des sous. C'est respect, ça vaut respect, il doit m'obéir, je suis sa mère. Son père, s'il le croise, il le reconnaît même pas. Ses gosses il pourrait s'en occuper, il habite une tour pas loin. Avec cette femme, cette faiseuse, cette traînée. Pourtant mon fils il avait promis de se tenir à carreau, mais j'me méfie, s'il veut me filouter, il me trouve, j'lui fais les poches. Quand je rentre au petit matin, son lit vide, les mêmes seuls, je suis en rage mais j'crie bon débarras ! Après j'me tourmente, je suis tourneboulée.

L'autre nuit, six fois il avait découché, l'odeur du tabac froid dans l'entrée, son blouson en vrac par terre, la canette vide sur la table, l'assiette sale même pas dans l'évier, j'pouvais le suivre à la trace ! Il était au pieu, juste sa tignasse brune ébouriffée qui dépassait. J'ai crié, secoué, frappé, tempêté, une tornade en furie. Lui, tranquillement arrimé sous la couette, empaqueté en momie. J'faisais pas le poids, j'ai calmé le vent.

Le lendemain, le jour était pas levé que les flics carillonnaient déjà. Je savais que c'était eux, nous les mères on se trompe pas.

Ils l'ont emmené, ficelé, menotté avec les bracelets, sans rien expliquer, c'est terrible ils disent jamais rien les flics quand ils déboulent. Après, son p'tit frère il a mouillé son lit pendant huit jours. Maintenant je sais, vol de voiture, crochetage de serrures, à ces jeux-là ils sont champions ! Conduite sans permis, forcément qu'il en a pas, à quoi ça rime un permis quand on a pas de bagnole. Garde à vue, comparution immédiate, j'les connais par cœur ces mots-là. Récidive, il a pris dix mois. Son cousin, deux ans, celui-là il les collectionne les condamnations. Dylan, c'est sa seconde affaire mais j'vois pas pourquoi il s'arrêterait. L'autre gars qu'était de mèche avec eux, il est juste sous contrôle judiciaire. Faut dire qu'il est blanc, lui. Pourtant nous, on est nés ici ou presque, on est français, c'est marqué sur nos cartes d'identité. Dans la rue, au centre commercial, tout le temps, nos enfants, ils subissent les contrôles de police, le dos plaqué contre le mur, les bras en l'air, vider les poches, se faire tâter, tripoter. Ils en ont marre nos mômes. Quand t'es blanc et que t'as du fric, même si t'as un casier, faut pas croire, tu vas pas si vite en prison. Mais si t'es pauvre, arabe ou n'importe quoi comme

couleur, ta réputation elle sent mauvais, à la première bêtise on te flanque au trou. Elle est pas juste la justice.

Lajan sé djab!, l'argent, c'est le diable, elle avait tant raison la grand-mère. Les deux-roues rafistolés qui péta-radent et lèvent la poussière, c'est la honte. Mais pour un scooter faut d'argent, pareil pour le smartphone, les baskets, les marques... Plus de fric qu'on en gagne, alors ils ont leurs combines, ils fricotent, ils traficotent.

Le problème, c'est la cité, leur territoire, leur terrain de jeu, leur champ de bataille. Surtout leur champ de bataille! Tous ces jeunes coqs qu'ont encore que des cocoricos maigrelets au fond du gosier et juste trois plumes à l'arrière-train, ils s'encanaillent, ils jouent les caïds, les bandes se toisent, ils se cognent tant que toute la cité se fige. Quand on les entend pas, c'est qu'ils font les guetteurs, qu'ils montent des coups. Les coins, les recoins, les cages d'escalier, les coursives, les caves, les courées, les parkings, tout est inscrit dans leurs têtes. Les flics c'est des frileux, des cow-boys frileux. Ils osent plus entrer chez nous tellement ils ont la trouille de se faire caillasser. Ils tournicotent dans les rues autour, vitres fermées, sirène qui fait le mort. «V'là les chtars qui rappliquent, on s'casse!» «Ton frère, il s'est fait coiffer, il a morflé grave?» Voilà ce qu'on entend sous nos fenêtres. Tous ces gamins engrappés sur la pelouse pelée où ils traînaient, avec leur capuche encagoulée ou leur casquette vissée sur le crâne qu'on croirait qu'ils ont dormi dedans. Quand y a pas les uns devant les juges, y a les autres, c'est la routine pour eux.

Quand ils sortent de prison, ils ont gagné leur CAP braqueur, trafiquant ou cambrioleur. Ils ont pris du grade aussi. Emmêlés avec des voyous, des escrocs, des assassins, des violeurs même, ils ont appris des choses

encore plus mauvaises. Les terroristes, les djihadistes, y en a aussi sous les verrous... Ils font leur loi. J'ai peur que Dylan, il se fasse endoctriner. Qu'il parte chez Daesh. C'est terrible, j'ai vu les vidéos à la télé.

Mon fils, il m'casse ma vie, pour ses p'tits frères c'est un vilain exemple. Faut m'en débarrasser ou alors déménager. Mais ailleurs ce sera pareil. Nous les mères, on a perdu l'espoir que nos garçons vont devenir quelqu'un d'autre, qu'ils vont changer. Nos enfants, ils nous font vieillir plus vite...

Le bus ne bouge plus, comme amarré à la rive. Coup d'œil de Maryse, résigné, fataliste, par la vitre.

Trop presé pa ka fé jou ouvè, être trop pressé ne fait pas se lever le jour. Si je rate la visite, ce sera tant pis pour lui.

Les feux d'un taxi qui freine devant, un encombrement se dessine dans une courbe, là où la chaussée s'écarte du fleuve pour rejoindre les rues du centre-ville saturées de brutalité bruyante. Les mains inertes sur le volant, Paul sent une fébrilité maussade l'envahir. Ce temps qui s'effiloche, incertain, l'air chargé de particules d'agacement, d'inquiétude, perceptibles derrière lui... Pour tromper l'attente et enrayer la tension, il s'évertue à progresser sans heurt au prix d'une infime lenteur vers la place de la mairie.

L'Abribus bondé est en vue, quelqu'un a appuyé sur le bouton, les portes s'ouvrent. Brève pause pour le conducteur qui choisit d'éviter les regards, d'ignorer les remous, ces paquets de corps qui grimpent à l'intérieur, aussi peu enclins que lui à la conversation.

En tête du peloton, cabas en main, une jeune femme, cheveux bruns coupés à la garçonne, piercings argentés aux lobes des oreilles, veste en cuir noire, se rue sur un siège libre à l'avant. Au moment où Paul s'oblige à reprendre contact avec le réel et actionne la fermeture des portes, il croise son visage dans le miroir du rétroviseur. D'abord incrédule, puis frappé de stupeur, il ne peut s'empêcher, l'espace de quelques secondes, de la dévisager. La colère muette mais puissante qu'elle lui renvoie le force à détourner précipitamment les yeux.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2017
www.lianalevi.fr

Couverture : D. Hoch